

## L'américanité du roman québécois

René Lapierre

Volume 32, numéro 4 (190), août 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31914ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

Lapierre, R. (1990). L'américanité du roman québécois. *Liberté*, 32(4), 39–43.

RENÉ LAPIERRE  
YVON RIVARD

(Textes présentés à l'Université du Québec à Montréal, en novembre 1987, dans le cadre d'un colloque sur l'américanité de la culture québécoise.)

### L'américanité du roman québécois

Sans doute chacun de ces trois termes (c'est-à-dire *américanité*, *roman* et *québécois*) suffirait-il à lui seul à alimenter une longue discussion. Mais pour les besoins de la cause nous ferons comme si nous nous entendions — au moins à peu près — sur le sens des mots *roman* et *québécois*, pour porter plutôt notre attention sur le type de relation qu'ils entretiennent avec le concept d'*américanité*, le seul de ces trois termes à ne pas figurer au dictionnaire.

Bien sûr nous sommes américains, au sens continental du terme. Or nous parlons français. (Mais nous ne sommes pas des Français pour autant, pas plus que nous ne parlons forcément l'américain.) Donc l'usage de ce mot — sinon de cette langue — ne va pas de soi. C'est-à-dire qu'il existe une *tension* de notre rapport à l'Amérique, comme il existe une tension de notre rapport à la France.

André Belleau parlait à cet égard d'un conflit des codes: tout ou presque tout, en effet, au niveau pratique, identifie le mode de vie des Québécois comme relevant de l'*american way of life* du nord-est des États-Unis. C'est le

code utilitaire, domestique: mêmes autos, mêmes aliments, mêmes ligues de hockey ou de baseball, mêmes *lexiques* en définitive du travail et du loisir.

Au niveau culturel, toutefois, il y aurait renversement. L'esthétique et la *culture* (au sens large, c'est-à-dire incluant aussi bien les livres que les vins de Bordeaux, ou les parfums de chez Dior) relèveraient d'un autre code, non plus utilitaire et concret celui-là mais plus éthéré, plus subtil, plus abstrait.

Le code pratique (domestique, concret) se démarquerait donc ici radicalement du code culturel (exotique et abstrait). Pour des littéraires la chose porte certainement à conséquence: «Se pourrait-il, se demandait en 1971 Jacques Languirand, que le Canada français soit dans une certaine mesure anti-américain au plan du conscient et pro-américain au plan de l'inconscient?»\*

Dans cette hypothèse, alors, le code culturel tirerait du côté de la France, et le code usuel irait du côté de l'Amérique. On serait donc plus ou moins francophile ou plus ou moins américanophile, selon la nature du rapport que l'on aurait tous les jours avec l'esprit et/ou avec la technologie: le bibliothécaire d'une part, son garagiste de l'autre. Bon.

Mais pour les écrivains, je le disais à l'instant, le dilemme est sérieux. Sans doute que pour eux, comme pour d'autres créateurs, l'américanité peut signifier aussi bien un type d'écriture qu'un style de vie. Mais encore: qu'est-ce que l'américanité évoque spécifiquement, pour un écrivain? Qu'est-ce qu'elle implique, qu'est-ce qu'elle exclut? Qu'est-ce qui dans notre activité d'écrivain, de lecteur, de consommateur, de citoyen *signale et qualifie* ici la référence à l'Amérique?

---

\* Jacques Languirand, «Le Québec et l'américanité», *Études littéraires*, Québec, 1975, p. 157.

Je trouve pour ma part qu'on a peut-être tendance ces temps-ci à utiliser le mot un peu trop facilement. L'américanité ne se mesure pas au nombre de fois qu'un écrivain utilise le mot «New York» dans un texte. Il ne s'agit pas d'un *look* ou d'un accent, d'une option dont on disposerait, de façon détachée, au moment d'entreprendre la préparation d'un ouvrage. On a déjà dit là-dessus beaucoup de choses, qui plaçaient chaque fois le roman québécois devant l'américanité un peu comme un touriste devant un paysage ou devant un monument. Parmi les clichés les plus tenaces, je note:

- 1) Celui de l'américanité comme une référence automatique à la modernité, au *jet set* urbain (style new-yorkais ou californien); l'américanité donc comme un effet de surface, une parure linguistique, un chic facile;
- 2) Celui de l'américanité comme une pure référence à l'étranger, à l'ailleurs, et non pas comme une donnée intrinsèque de notre existence continentale;
- 3) Celui de l'américanité comme renvoyant exclusivement à la langue anglaise, et plus spécifiquement encore à l'imagerie culturelle des USA. L'américanité, par conséquent, comme quelque chose d'homogène, une sorte de caution unanime du nouveau monde devant la vieille Europe: ici la nouveauté, l'énergie, là-bas l'autorité, l'histoire.

Il en existe encore beaucoup d'autres. Il faut tâcher d'éclairer le sens que prend aujourd'hui pour nous la question de notre américanité, c'est-à-dire les choix ou les refus que cela implique, le travail que cela désigne, que cela suppose: l'esthétique, en un mot, que cela concourt à définir.

L'américanité du roman québécois en tout cas n'est pas une chose qui va de soi. Elle n'est pas plus évidente que ne le serait, disons, la *francité* du langage que nous parlons: ce n'est pas parce que l'on vit en Amérique qu'il y a nécessairement de l'américanité dans ce que nous faisons, et ce

n'est pas parce que nous parlons français que nous nous sentons inévitablement plus proches de la France. Dans les faits, l'américanité du roman d'ici me paraît plus une chose à connaître qu'une chose déjà établie: nous en verrions actuellement des traces, sans en posséder toutefois le *terme* précis.

Là-dessus, au demeurant, la tradition est plutôt mince: parce que traditionnellement c'est à la France que le Québec a voulu comparer ou rapporter son évolution intellectuelle, et parce que traditionnellement les Québécois n'ont pas appris à attendre du reste de l'Amérique (et notamment des USA) le profil de leur horizon culturel. L'Amérique serait valable pour le *hardware*, les joueurs de football et les automobiles. Mais le plus souvent les références culturelles des intellectuels québécois restent essentiellement françaises, sinon européennes. Même dans les romans de Jacques Godbout le code culturel reste français en dépit de l'américanité prétendue du registre social.

Ce que je veux en fin de compte poser, c'est la chose suivante: tant que la référence culturelle ou esthétique à l'Amérique passe par la France (comme par exemple les traductions de John Irving, de Saul Bellow ou de Raymond Chandler), elle reste un exotisme.

De sorte que nous serions *obligés*, dans notre rapport à l'Amérique, de faire face à une écrasante supériorité numérique (ce serait, disons, le plan sociologique); mais grâce à l'autorité de Paris nous serions d'autre part *dispensés* de donner la réplique sur le plan culturel: absents, à toutes fins pratiques, des choix qui s'effectuent, des choses qui se discutent, bref, de tout ce qui a cours. Il y a là quelque chose de caduc, dont nous faisons les frais chaque jour. De sorte que le dilemme évoqué tout à l'heure se pose à peu près de la façon suivante: ou bien l'américanité du Québec reste une donnée flottante, et se trouve régie et qualifiée par la France de façon extérieure, arbitrale, ou bien nous acceptons la tâche de formuler ici, à pied d'œuvre, le

modèle de notre relation éthique et professionnelle au monde américain. Comme je le disais tout à l'heure, la chose ne va pas de soi; elle représente un travail énorme, aussi bien d'ailleurs un travail sur la langue, et sur soi, qu'un travail relatif à nos habitudes et à nos réflexes de consommation.

Là-dessus, au fait, la partie ne sera jamais gagnée: l'important de toute façon n'est pas que la partie se gagne mais que le jeu se poursuive, et que le Québec réalise sur le plan intellectuel et culturel toute la mesure des relations qu'il entretient forcément, par ailleurs, avec la vie américaine, ses mythes et ses réalités.

RENÉ LAPIERRE

### On veut le voir

Connaissant peu le roman québécois des dix dernières années et encore moins le roman américain, je me sens très peu qualifié pour débattre de «l'américanité du roman québécois». René Lapierre, qui m'a invité à ce colloque, n'a pas cru que c'était une raison suffisante de me dérober à cet exercice de réflexion sur un sujet dont je devais bien avoir une certaine expérience. Ne lui avais-je pas déjà parlé de la découverte de John Gardner qui avait complètement changé mes ateliers de création littéraire? John Gardner est américain, je ne pouvais plus reculer! Je pensai en moi-même que je devrais à l'avenir surveiller davantage mes lectures et mes confidences.

Je vais donc vous entretenir très brièvement de cette transformation récente de mes ateliers de création littéraire que j'attribue en grande partie à *The Art of Fiction* de John Gardner. À vous de juger si cela traduit ou non une américanisation de ma pensée littéraire.